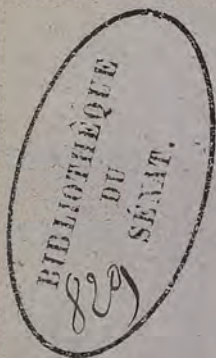


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



BY JOHN T. H. H. H.

LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE

UNE FAUTE

P A R A M O U R ,

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre
de la rue Fydeau, le 27 floréal, an troisième
de la république.*

Par JEAN BAPTISTE VIAL.

Musique de MENGOSZI.

PRIX, 3

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez la citoyenne TOUBON, Libraire, sous les
Galleries du Théâtre de la République, à côté du
passage vitré.

L'AN II^{me}. DE LA RÉPUBLIQUE.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
ANTOINE.	Le Cit. REZICOURT.
ÉMILIE, sa fille.	La Cit. LESAGE, fille.
GERCOURT, fils, qui passe pour orphelin, sous le nom de Felix.	Le Cit. GAVEAU.
DORVAL, ami d'Antoine.	Le Cit. DESSAULES.
NICOLAS, jardinier.	Le Cit. LESAGE.

*La scène se passe chez Antoine, à la campagne,
à une trentaine de lieues de Paris.*

Je soussigné, pour me conformer à la loi du 30 août 1792, déclare avoir cédé à la citoyenne TOUBON, les droits d'imprimer et de vendre, UNE FAUTE PAR AMOUR, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, me réservant mes droits d'auteur par chaque représentation qu'on en donnera sur tous les théâtres de la république française.

Paris, ce 9 Prairial, l'an III^{me}. de la République.

J. B. VIAL.



UNE FAUTE PAR AMOUR,

C O M É D I E.

(*Le théâtre représente un salon sans faste ; d'un côté, une bibliothèque et un bureau ; au fond, une porte et deux fenêtres à travers lesquelles on voit un jardin de la plus grande simplicité.*)

SCENE PREMIERE.

NICOLAS *entre, portant des instrumens de jardinage, qu'il pose dans un coin de la salle ; il tient une lettre qu'il retourne de tous les côtés.*

OUI.... oh ! oui.... c'est bien-là son écriture. C'est une belle chose que l'écriture !... quand je vois ça.... ça me donne un regret ! Dain, j'savons not' métier, on ne peut pas tout apprendre à la fois ; et puis j'dis, après tout, chacun son état. (*Il regarde l'adresse.*) C'est beau, cependant ; v'là une lettre

qui fera plaisir dans la maison... Le père Antoine est encore dans le parc, il se promène en rêvant... le cher homme ! à faire du bien sans doute ; j'ui donnerons ça quand j'aurens un peu rangé par là... Mademoiselle Emilie cueille des fruits pour le déjeuner... Monsieur Félix n'est point encore revenu de la chasse... Allons... il faut que tout soit prêt... Ah, mon dieu ! mon dieu ! quel embarras ! queu peine !... (*Il range les meubles, et met une serviette sur une petite table.*)

A I R.

Aux premiers rayons, tous les jours,
 Quand le coq se fait entendre,
 Sans plus attendre
 Il faut descendre
 Dans le jardin faire cent tours,
 Cent tours !
 J'suis tout seul pour le jardinage
 Il faut planter,
 Enter,
 Bêcher,
 Arracher,
 Arroser les fleurs et l'herbage ;
 Il faut soigner c't'espallier-là,
 Et les rosiers de mad'moiselle :
 Les pigeons pattus du papa,
 Les serins et la tourterelle,
 Poules, lapins, faut nourrir ça :
 Petits ! petits ! là, là, là, là....
 Perits ! petits ! queu train que v'là
 Mais j'travaille pour un bon maître,
 Et tout à-coup quand j'songe à ça
 Ma force commence à renaître,
 Et ce n'est rien que tout cela.

SCENE II.

N I C O L A S, F É L I X *entre en habit de chasse, il pose son fusil et sa gibecière.*

N I C O L A S, *apercevant Félix.*

H A ! déjà revenu !

F É L I X.

Je suis parti à l'aube du jour ; il est près de neuf heures.

N I C O L A S.

Et le gibier ?... Tu bleux ! v'là qui fait plaisir à voir !... (*Il sort quelques petits oiseaux de la gibecière.*) C'est ce qui s'appelle faire une bonne chasse !

F É L I X, *à part, avec expression.*

Heu ! oui, j'ai fait une bonne chasse ! (*Haut.*) Dis-moi, où est Antoine ?

N I C O L A S.

Il fait sa promenade ordinaire, avec son grand livre et sa petite lunette.... Voulez-vous que je l'y disions que vous êtes de retour ?

F É L I X.

Tu sais bien qu'il n'aime pas à être interrompu dans ses méditations.

N I C O L A S.

Cependant j'vous l'interrompre, et j'ous dans l'idée qu'il ne se fâchera pas... Tenez, voyez-vous cette lettre-là ?...

F É L I X.

N'est-elle pas de son fils ?

N I C O L A S.

Certainement... Ho ! c'est c'ty-là qu'est un bon garçon ! j'l'ons vu pas pu haut qu'ça ; il venait souvent chez not' mère Mathurine , il la caressait , il l'embrassait ni pus ni moins que sa mère à lui ; et les pauvres ! c'était comme son père ; tout ce qu'il avait était pour eux , et s'il n'eût pas aimé à faire courir les poules et à lâcher les lapins dans le jardin , c'eût été un enfant accompli.

F É L I X.

Tout le monde en dit du bien dans les environs.

N I C O L A S.

Ha ! que je voudrions qui revienne ! queu plaisir ça se ait à ce bon père Antoine ; c'est un si brave , un si honnête homme !

F É L I X.

Qui , plus que moi , a le droit de l'apprécier et de le chérir !... Tu le sais , Nicolas... sans appui... sans ressources ! je me présente à lui. . . . il m'accueille , il m'ouvre les bras !... me donne la direction des travaux de ses champs. Je retrouve un ami... (*Il ajoute avec un sentiment pénible.*) un père ! Enfin après deux ans d'un service léger , il me confie l'administration de son bien , il m'environne des témoignages de son estime et de son amitié , et loin de désapprouver l'amour dont je brûle pour sa fille et le sentiment que je lui ai inspiré , il consent à nous unir !

N I C O L A S.

Ho ! vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi , pour ma mère ! Vous l'aimez bien , mais je sis sûr que vous ne l'aimez pas plus que nous !... C'est

domage pourtant qu'il soit un tantinet.... mansitrope.
 Depuis quelque temps il commence un peu à se
 corriger ; mais autrefois il ne pouvait voir que nous
 autres paysans ; tout ce qui avait l'air d'un monsieur
 de la ville l'y faisait peur comme un revenant : il était
 noir , taciturne ; cependant, queuquefois il se dé-
 ridait.... (1)

A I R.

Je n'le voyons pas souvent rire ,
 C'était un air brusque et chagrin ;
 En grondant, je l'entendions dire ,
 Qu'il détestait le genre humain ;
 Mais si dans l'fort de sa colère
 Quelque malheureux l'abordait ,
 Il n'avait plus un front sévère ,
 Et c'est alors qu'il souriait.

Certa'n habitant du village
 A de grands repas l'invitait ;
 Mais il méprisait le message ,
 Avec humeur il refusait....
 Puis il venait dans not' chaumière ,
 A notre table il s'asseyait ,
 Regardait les enfans.... la mère....
 Et c'est alors qu'il souriait.

Eh ! ce n'était qu'avec nous qu'il souriait ; pour
 les autres , il ne pouvait tant seulement les voir....
 Par exemple , vous lui avez queuquefois entendu
 parler de monsieur Dorval.

(1) Au théâtre on passe les deux couplets et l'on dit :

Il était noir, taciturne ; ce n'était qu'avec nous qu'il se déridait ;
 pour les autres , il ne pouvait tant seulement les voir ; par exem-
 ple , vous lui avez queuquefois entendu parler d'un monsieur
 Dorval ? etc. etc.

F É L I X , *d'un air peiné.*

Oui...

N I C O L A S.

Hé bien, pour lui parler, pour faire connaissance avec lui, il a été obligé de se présenter comme un marchand des environs...

F É L I X , *l'interrompant.*

Je le sais.... Nicolas... mais il change tous les jours. Antoine, il a déjà repris cette gaieté franche que le chagrin avait chassé de son cœur....

N I C O L A S.

Ho ! c'était un digne homme aussi que ce monsieur Dorval.... mais il y a près de deux ans que nous ne l'avons vu....

F É L I X , *vivement.*

Antoine attend sans doute des nouvelles avec impatience.... Cours porter la lettre.... Dis-moi, où est Émilie ?

N I C O L A S.

Elle cueille des fruits pour le déjeuner. Elle vous a demandé ce matin : c'est une charmante enfant que votre Émilie ! comme elle est gaie ! comme elle est folâtre ! elle vous conduit cependant ce petit ménage avec une fête !... avec un esprit !... A ça, je vais porter la lettre....

F É L I X.

Oui, va vite....

N I C O L A S.

V'la qui vous fera une jolie petite ménagère ! et dans quelque temps d'ici... le petits marinois.... queu train dans la maison !... il me semble déjà les voir cabrioler autour de moi ; je les prends sur mes ge-

noux , je les fais sauter.... Ils me pignent les joues , me tirent les cheveux , me donnent de petits soufflets.... Ho ! c'est charmant ! charmant ! Adieu , monsieur Félix... J'aime les enfans , moi : papa ! maman.... c'est si gentil !... Adieu.... Adieu.

SCENE III.

FÉLIX, *seul.*

Cet homme en me parlant de Dorval a réveillé mes chagrins... mes remords... Cruel Dorval ! pour quel êtes-vous venu ici ?... Pourquoi par un récit cruel avoir répandu dans mon cœur cette passion funeste qui m'a entraîné ?... J'ai pu tromper Antoine ! Emilie !... j'ai pu abandonner... Je me suis présenté comme orphelin.... moi !... qui ai le meilleur des pères !... Mais était-il un autre moyen de m'introduire dans la maison d'Antoine ? Misanthrope alors , fuyant tout ce qui tenait à un monde qu'il détestait , les malheureux seuls pouvaient l'approcher.... sous les dehors de la misère et de l'infortune , il m'a accueilli avec une bonté.... qui me désespère ; mes torts s'accumulent de jour en jour , et je n'ai pas le courage de dégager mon âme du poids des remords qui l'oppressent.... Pourrai-je renoncer à la voir ! à être sans cesse auprès de mon amie !... Mais mon père ! que devient-il ? Depuis deux ans.... son ami Dorval ne l'aura pas quitté.... Emilie ! ô mon Emilie ! c'est à toi seule à me faire oublier , ou du moins à calmer les chagrins que tu me causes.

A I R.

Viens près de moi, mon Emilie,
 Un instant suspend ma douleur,
 D'un regard, ô ma douce amie !
 Porte le calme dans mon cœur.
 Pour toi j'outrageai la nature,
 J'oubliai mes devoirs, l'honneur...
 Source des peines que j'endure
 Sois celle aussi de mon bonheur.

Viens près de moi mon Emilie,
 Un instant suspend ma douleur,
 D'un regard, ô ma douce amie !
 Porte le calme dans mon cœur.

L'idée de son amour, des nœuds qui vont bientôt
 nous unir, rempli mon âme ; je ne songe plus qu'à
 la félicité que ce lien me prépare. (*Il entend chanter.*)
 C'est la voix d'Emilie !

SCENE IV.

FÉLIX, ÉMILIE, *elle entre en chantant le
 couplet suivant, à-peu-près au milieu de l'air ;
 elle porte un panier de fruit qu'elle pose sur la
 table, sans appercevoir Félix.*

É M I L I E.

J'AIME mieux cette simple fleur
 Qui se cache sous le feuillage,
 Que la rose de ce bocage,
 Malgré sa brillante couleur....
 Elle peint la coquetterie ;
 La fleur des champs est plus jolie,

(II)

C'est l'emblème de la candeur.
J'aime mieux cette simple fleur
Qui se...

(Elle s'arrête tout-à-coup en appercevant Félix.)

F É L I X.

Je vous fais peur, Emilie ?..

E M I L I E.

Non.... mais c'est que je suis fâchée.

F É L I X.

Fâchée ?

E M I L I E.

Fâchée :

F É L I X.

Tout de bon ?

E M I L I E.

Tout de.... Je le voudrais, mais je n'ai pas cet esprit-là.

F É L I X.

Cependant, Emilie, qu'est-ce qui vous donne l'envie de me quereller ?

E M I L I E.

Ho ! oui, j'ai bonne envie de vous quereller ; je ne suis jamais allé à Paris, mais j'ai ouï dire que c'était la mode, et qu'on ne faisait pas bon ménage, à moins qu'on ne se querelle régulièrement deux fois par jour.... et je commence.... Dites-moi, Félix, pour-quoi ce goût subit que vous avez pris pour les promenades du matin ? depuis quelque temps vous sortez avant le jour....

F É L I X, un peu embarrassé.

Je.... chasse....

EMILIE, *tendrement.*

Et quand vous chassez, Félix, ne voyez-vous pas bien qu'Emilie n'est pas là ?...

FELIX, *vivement.*

Mon amie....

EMILIE.

Je me lève, moi, je descends au jardin... je fais deux pas.... et je m'appeçois tout de suite que Félix n'est pas là. (*Félix lui baise la main avec transport.*) Hé bien ! est-ce comme cela que nous nous querelons ?... Par exemple, ce matin vous auriez cueilli des fruits avec moi ; j'en ai vu de très-beaux et je n'ai pu les atteindre.... c'était bien le cas de m'apercevoir que Félix n'était pas là ; mais je m'en étais aperçu avant !...

FÉLIX.

Ma bien aimée...

EMILIE.

Laissez-moi, ce n'est que le premier point de ma querelle.... Voici le second : vous savez, Félix, que j'aime le chant des oiseaux : je disperse sur ma fenêtre des grains qu'ils viennent becqueter.... ils sautillent ! ils se caressent ! ils m'enchantent !... Je les nourris, moi, et vous les détruisez.... Ho ! c'est bien mal, et je ne vous pardonnerai jamais...

FÉLIX, *à part.*

L'aimable enfant ! Et comment ne pas l'adorer ?

EMILIE.

A I R.

Pourquoi jusques sous le feuillage
Troubler les jeux vifs et bruyants

De l'essaim timide et volage
Qui charme les bois par ses chants ?
Un oiseau d'une aile légère
Traverse l'air rapidement....
Tu le frappes.... il tombe... ha , méchant !
Il allait caresser sa mère.

F É L I X.

Mon Emilie , je te promets de laisser la paix aux
oiseaux , si tu consens à la faire avec moi.

E M I L I E.

Tu n'iras plus à la chasse ?

F É L I X.

A la chasse ?

E M I L I E.

Tu hésite ?

F É L I X.

Non... mais...

E M I L I E.

Quoi ! tu ne veux plus tuer mes oiseaux , et tu vas
chasser toujours ?

F É L I X.

Emilie, c'est un mystère...

E M I L I E, *vivement.*

Un mystère ! conte-moi donc cela.

F É L I X.

Un secret que je ne devais pas révéler...

E M I L I E.

Un secret ! ho , si c'est un secret... n'en parlons
plus... je ne te le demande pas... cependant je ne peux
t'empêcher de me le dire..

F É L I X.

Emilie je vais le trahir ; il ne peut qu'augmenter
l'attachement et le respect que tu as pour ton père.

Ecoute : cette maison est isolée , environné de bois , éloignée à-peu-près d'une lieue de toute habitation ; des chaumières dispersées recèlent des familles malheureuses.... Antoine leur fait passer des secours par mes mains. Sous le prétexte de la chasse , je cherche les indigens , et dans le silence je reprends sur eux les bienfaits de ton père.

EMILIE, *vivement.*

Vas à la chasse , Félix , vas-y souvent ; pour la première fois je m'appercevrai sans chagrin que tu n'es pas là..

FÉLIX.

Ne parle pas...

EMILIE.

Sois tranquille... Ha ! Félix , je voudrais bien chasser avec toi !

D U O.

FÉLIX.

Ce matin....

EMILIE.

Ce matin ?

FÉLIX.

Dans une chaumière

J'entends du bruit....

EMILIE.

Du bruit ?

FÉLIX.

J'approche avec mystère ,

Des enfans....

EMILIE.

Des enfans ?

FÉLIX.

Une affreuse misère !

Ils demandent en vain

Du pain....

(15)

EMILIE.

Dupain?
Quelle affreuse misère!

FELIX.

Je cours chercher du pain, le partage aux enfans,
Et chacun d'eux en même temps
Présente sa part à son père!

EMILIE.

Pauvres enfans!

FELIX.

Pauvres enfans!

Ils ne sont plus dans la misère....
Comme ils étaient reconnaissans!

ENSEMBLE.

De la divine bienfaisance,
Non rien n'égale les douceurs;
Des malheureux en essayant les pleurs,
On recueille les pleurs de la reconnaissance.

EMILIE.

Félix, si Phymen nous engage,
Faisons le serment tous les deux
De n'avoir qu'un seul ménage
Pour nous et pour les malheureux.

(Ils répètent ce morceau ensemble.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

Ah! c'est vous, mes enfans? Que je vous embrasse.
Je ne vous ai pas encore vu d'aujourd'hui: le temps
est superbe, et j'en ai profité... Hé bien! on ne se
boude pas, je pense? on est d'accord? et dans quel-
ques jours...

EMILIE ET FELIX.

Dans quelques jours!...

ANTOINE.

Vous ne m'en voudrez pas pour cela, j'imagine..
 Ecoutez... vous ne serez pas très-riche, mais vous
 pourrez faire du bien: je partage avec mes enfans tout
 ce que je possède .. Cela vous étonne ? Ne serai-je
 pas toujours assez riche, moi, de votre amour et de
 votre bonheur! (*bas, à Félix.*) et les pauvres n'en
 souffriront point; n'est-ce pas, Félix?

FÉLIX.

Je suis confondu....

ANTOINE.

Paix !

ÉMILIE.

Mon père...

ANTOINE.

Ne parlons plus...

FÉLIX.

Vos bontés...

ANTOINE.

Silence.

FÉLIX ET ÉMILIE.

Nous ne les oublierons jamais...

ANTOINE.

Que parlez-vous de reconnaissance ; ne vous en
 dois-je pas moi-même ? vous le savez ; trahi par tout
 le monde, sans vous mon cœur serait flétri par l'in-
 gratitude et la perfidie ; par vous je suis heureux père ,
 heureux ami , et si des souvenirs amers viennent en-
 core m'attrister , je pense à vous , mes enfans , j'oublie
 dans vos bras qu'il est des méchans sur la terre : je
 leur pardonne et je bénis mon sort.

FÉLIX.

Ce que vous avez fait pour moi...

A N T O I N E, *l'interrompant.*

Ha ! tu veux me sâcher !.. Tais-toi, te dis-je, n'en parlons plus, ou nous nous brouillerons. Qu'ai-je donc fait de si extraordinaire ? Tu es orphelin, tes bras étoient ta seule ressource, je les ai employé... c'est tout simple ; tu es honnête, sensible, vertueux... ma fille t'aime ; je te la donne... voilà bien de quoi se récrier !.. n'as-tu pas travaillé avec courage ? n'as-tu pas fait valoir mes champs ? n'as-tu pas doublé mes récoltes ? et ces récoltes qui me dédommagent de mes travaux par un gain modique, mais suffisant et légitime, me servent à secourir les autres dans une détresse momentanée ; je donne à mes voisins l'exemple d'un devoir sacré, mais que la plus part méconnoissent aujourd'hui ; c'est à tes soins, à tes travaux que je dois le plaisir d'obliger quelquefois, et je saurai m'acquitter bientôt.

F É L I X, *à part.*

Tant de bontés m'accable ! ho dieu ! que je suis loin de les mériter.

T R I O.

A N T O I N E.

Toi, Félix, toi, mon Émilie,
Vous ferez tous deux mon bonheur ;
Vos mains jetteront quelque fleur
Sur l'heureux hiver de ma vie.

F É L I X et E M I L I E.

Pour Félix et pour Émilie,
Sans vous il n'est point de bonheur ;
Leurs mains jetteront quelque fleur
Sur les vieux jours de votre vie.

B

A N T O I N E.

Ho ! ne quittez jamais ces lieux ;
Mes bons amis , votre tendresse ,
Fera reluire que'ques feux
Sur les glaces de ma vieillesse.

F E L I X et E M I L I E.

Nous ne quitterons pas ces lieux.

A N T O I N E , *souriant.*

Et bientôt , mes amis , j'espère...

E M I L I E , *timidement.*

Quoi ?

F E L I X.

Quoi ?

A N T O I N E , *à Emilie.*

Tu n'entends pas cela ?

E M I L I E.

Je ne vous entends pas , mon père....

A N T O I N E.

Que je deviendrai grand papa !

Tu m'entends à présent , j'espère ?

E M I L I E , *à part.*

Je l'entends bien.

F É L I X , *à part.*

Je l'entends bien.

A N T O I N E.

Vous ne répondez rien ?

(*A Emilie.*)

Hé bien ?

(*A Félix.*)

Hé bien ?

F E L I X et E M I L I E.

Pour Félix et pour Emilie ,

Sans vous il n'est point de bonheur ;

Leurs mains jetteront quelque fleur

Sur les vieux jours de votre vie.

A N T O I N E.

F É L I X et E M I L I E.

Ho! ne quittez jamais ces lieux;

Nous ne quitterons pas ces lieux;

Mes bons amis, votre tendresse

N'y sera ni mens, notre tendresse,

Fera reluire quelques feux

Seront briller des jours heureux

Sur les glaces de ma vieillesse.

Dans le sein de votre vieillesse.

(Félix et Emilie pressent Antoine entre leurs bras; Nicolas qui est entré pendant le trio, a rangé les fruits sur la table.)

S C E N E V I.

L E S P R É C É D E N S, N I C O L A S.

N I C O L A S.

V'LA l'déjeuné qu'est prêt.

A N T O I N E.

Allons, mes enfans, l'air de la campagne donne de l'appétit.

E M I L I E.

C'est moi qui les ai cueilli, mon père.

A N T O I N E.

Ils en seront meilleurs. *(A Félix avec un rire mystérieux)* Tu as bien couru ce matin! A ça, dis-moi, as-tu trouvé le lièvre au gît?

F É L I X.

Je l'ai trouvé!

N I C O L A S.

Oui; mais il l'a manqué...

F É L I X, à Antoine.

Je vous rendrai compte de ma chasse.

N I C O L A S.

Ha! ça ne sera pas long! s'il n'y avait pas d'compte

plus difficile qu'ça à rendre , il y a bien des gens qui dormiraient plus tranquilles !

A N T O I N E , *bas*, à Félix.

Nous parlerons de ça. (*Ils s'asseyent autour de la table.*)

A N T O I N E , à Nicolas.

Hé bien , tu ne déjeûnes pas avec nous ?

N I C O L A S , *embarrassé*.

Je suis...

A N T O I N E.

Hem ?

N I C O L A S.

Je n'ose.

A N T O I N E.

Et pourquoi ?

N I C O L A S.

Vous avez bien de la bonté... mais...

A N T O I N E.

Ecoute, Nicolas ; n'aimes-tu pas à donner aux pauvres ?

N I C O L A S.

Ho ! de tout not'cœur !

A N T O I N E.

N'as-tu pas bien soin de la bonne vieille mère Mathurine ?

N I C O L A S.

Grace à vous, la chère femme , elle ne manque de rien.

A N T O I N E.

Hier , mon pauvre garçon , tu as pensé te noyer pour sauver la vie à un enfant ?

N I C O L A S.

Ho ! il n'y a pas de mérite à cela.

A N T O I N E, *avec chaleur.*

Assieds-toi là, Nicolas, tu es de la famille. (*Ils mangent des fruits.*)

A N T O I N E.

A propos, je vais vous lire, mes enfans, quelque chose qui vous fera plaisir.

E M I L I E.

Je sais ce que c'est !

A N T O I N E.

Quoi ?

E M I L I E.

La lettre de mon frère.

A N T O I N E.

Tu l'as deviné... il m'annonce une visite agréable.

E M I L I E, *vivement.*

Reviendrait-il ?

A N T O I N E.

Pas encore, mais incessamment j'en espère. Ecoutez :

(*Il lit.*)

« Quand serai-je auprès de vous, mon père ; auprès
» de ma petite sœur que j'aime tant ? je n'ai pas d'autre
» idée, d'autres desirs. Le voyage, la variété des
» tableaux qu'un pays superbe développe à chaque
» pas devant mes yeux, rien ne peut me distraire ;
» je ne songe qu'à vous, qu'à cette petite maisonnette
» entourée de bois, et qui renferme ce que j'ai de plus
» cher au monde... »

Il me donne là quelques détails sur les affaires dont je l'ai chargé... Il me demande de tes nouvelles, Emilie, de celle du bon Nicolas...

N I C O L A S.

Le brave enfant !

A N T O I N E.

Il faut que je vous lise le post-scriptum de la lettre... vous allez frémir, mes amis; votre âme douce et honnête n'est point accoutumée à voir trahir les loix qu'imposent la vertu et la nature... Ecoutez:

(*Il lit.*)

« Il y a deux mois qu'en passant à Orléans, j'ai rencontré M. Dorval...

F É L I X, *se troublant.*

Dieux!...

A N T O I N E, *continuant.*

» Il retournait à Paris auprès d'un ami bien mal-
» heureux, nommé Gercourt...

F É L I X. *à part.*

Mon père!

E M I L I E, *naïvement.*

Mais vous n'écoutez pas, Félix.

F É L I X.

Pardonnez moi...

A N T O I N E.

Ne m'interrompez pas, mes enfans.

(*Il continue.*)

» Nommé Gercourt, et que ses affaires l'avaient
» forcé de quitter...

(*Félix passe par tout les degrés de l'émotion et de la crainte.*)

A N T O I N E, *continue,*

» A-peu-près à l'époque de la visite que vous fit
» Dorval, le fils de cet ami quitta la maison pater-
» nelle...

F É L I X, *à part.*

Ho, ciel!...

A N T O I N E.

» Il disparut, il abandonna son père... qui depuis
» ce temps traîne une vie languissante que les cha-
» grins auront bientôt terminée.

F É L I X, *à part.*

Malheureux !...

A N T O I N E.

Tu es indigné, Félix, ton cœur se soulève contre
cet oubli monstrueux des devoirs de l'honneur et de
la nature... Ha ! si tu avais un père, toi !

F É L I X, *à part.*

Où me cacher ?...

A N T O I N E.

Tu l'aurais respecté, chéri ! ton cœur était bien
fait pour ce sentiment pur, cette douce jouissance,
fruit précieux de la piété filiale...

F É L I X.

Mon père !...

A N T O I N E, *vivement.*

Je te chagrine, je te rappelle un souvenir pénible...
Tu l'as perdu ton père... hé bien, mon ami, je t'en
servirai... tu ne le quitteras jamais...

E M I L I E.

Ho, jamais !...

A N T O I N E.

Allons, ne parlons plus de cela... laissons ce
fils indigne aux remords qui doivent le déchirer...
L'idée qu'il peut exister de ces monstres d'ingrati-
tude, flétrit l'âme et dégrade l'humanité... Nicolas,
Mathurin t'as-t-il remis les comptes que je lui ai
demandé ?

Oui, Monsieur.

A N T O I N E.

Félix, tu voudras bien y jeter un coup-d'œil ; n'est ce pas ? ... Emilie restera près de toi... Allons, mon ami, de la gaieté. Ha ça, je vous laisse ; vous ne vous ennuyez pas ensemble, j'espère ; je vais prendre des dimensions pour la petite chaumière que je veux faire bâir au bout du jardin. Adieu, mes enfans... Embrasse-moi, mon fils.

F É L I X.

Je ne mérite pas...

A N T O I N E.

Tais-toi, tais-toi, vas-tu recommencer ? Pardonne-moi plutôt d'avoir réveillé tes regrets... Allons, allons, oublions tout cela... Vois-tu cette petite personne-là ? dans trois jours elle sera ta femme.

E M I L I E, *vivement.*

Dans trois jours...

A N T O I N E.

Je crois que ça te fâche, toi ?

E M I L I E.

Je ne vous contrarierai jamais, mon père.

A N T O I N E.

Tout de bon ? C'est bien heureux ! Bonjour, mes enfans, bonjour... (*Il sort. Emilie l'accompagne jusqu'à la porte.*)

F É L I X, *à part.*

Mon père ! ho ! combien mon cœur est déchiré... Sortons, je suis trop ému, je ne pourrai soutenir les regards d'Emilie... Tout me condamne dans cet asyle de l'innocence...

SCENE VII.

FELIX, EMILIE, NICOLAS.

EMILIE.

Vous vous en allez, Felix?

FELIX.

Je reviens, Emilie ; je vais...

EMILIE.

Me quitter ! c'est bien mal ; hé puis ne faut-il pas
mettre ces comptes en ordre ?

FELIX.

Je vais chercher quelques papiers pour y joindre...

EMILIE.

Et vous reviendrez ?

FÉLIX.

Dans un moment ; je vous le promets. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

EMILIE, NICOLAS.

EMILIE.

IL est triste ; mon père a rappelé dans son cœur
un souvenir qui le chagrine.

NICOLAS.

Dam' ! c'est qu'il a eu un père aussi ; et comme il
est orphelin, il y a apparence qu'il l'a perdu ... et
quand on pense à ça.

EMILIE, *à part.*

Je le guérirai de ce chagrin-là ... Mais que vais-
je faire toute seule à présent ? Donne-moi mon ou-
vrage.

NICOLAS.

Le v'là.

EMILIE.

Ton, je ne veux pas travailler. Apporte - moi ce
livre.

NICOLAS.

Celui-ci ?

EMILIE.

Ho ! n'importe.

NICOLAS, *apportant le livre en soupirant.*
Comm' ça doit être beau ce qu'il y a là-dedans !

EMILIE.

Qu'as-tu donc ? tu soupire, Nicolas ?

NICOLAS.

Dam ! c'est que j'ons un gros chagrin sur le cœur !

E M I L I E.

Et quel est donc ce chagrin ?

N I C O L A S.

J'enrage de ne pouvoir pas mettre mon nez dans de biaux livres comm' ça ; quand je pense à cette idée là, ça m'attriste, moi... ça me... hé puis il y a tant d'occasion où l'on ne peut cacher son ignorance !

A I R.

Quequ'fois dans nos jours de parure
En revenant sur le chemin,
Quequ'zun qui voit qu'j'ons une tournure,
M'aborde, une lettre à la main.

Monsieur, voulez-vous bien me lire cette adresse-là ? Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ! comprenez-vous quequ'chose à ce gribouillage-là ?... Hé bien ? hé bien ? hem ?... hem ?

Et j'sommes forcé de dire,
C'est qu'j'n'savons pas lire.

Mais ce qui est bien plus terrible, mam'selle Emilie....

Un soir en rentrant dans le village,
On m'embrasse de tout côté ;
J'r'avons donné tous not' suffrage,
T'es d'la municipalité.

Moi ? — Toi. — Ça n'est pas possible ? — J'r'avons nommé, t'es bon, serviable, humain.... t'accepteras. — Je n'accepterons pas. — Si. — Non. — Si. — Non, vous dis-je ; je donne ma démission. — Pourquoi ? — Mais.... — Pourquoi ? — C'est... — Hem ? parle donc...

Et j'sommes forcé de dire,
C'est que j'n'savons pas lire....

E M I L I E.

Que n'apprends-tu.

N I C O L A S.

Dam

qui me chiffonne, c'est que j'ai beau étudier soir et matin.... Si vous vouliez mam'selle Emilie.

EMILIE.

Quoi ?

NICOLAS.

Vous nous rendriez bien un grand service.

EMILIE.

Quel service ?

NICOLAS.

Si tant seulement les jours de repos vous aviez la complaisance de me donner une petite leçon...

EMILIE, *riant*.

Que je t'enseigne à lire, moi ?

NICOLAS.

Pardine ! qu'est-ce qui le pourrait mieux que vous ? vous lisez *couramment*. Allons, faites-moi ce plaisir-là.

EMILIE.

Je le veux bien ; mais à condition que tu me permettras de te corriger.

NICOLAS.

J'y consens ; j'ai là mon petit balphabet : si c'était un effet de votre part, nous profiterions du moment.

EMILIE.

A la bonne heure ; apporte-moi cette règle-là.

NICOLAS.

Hem ?

EMILIE.

Cette règle qui est sur le bureau.

NICOLAS.

Et pourquoi faire ?

EMILIE.

Tu verras.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FÉLIX, *il entre d'un air plus calme et tenant quelques papiers.*

EMILIE.

HA ! te voilà, Félix ? c'est bien, tu es un homme de parole.

FÉLIX.

Tu sais, mon Emilie, que je ne puis rester longtemps loin de toi.

EMILIE.

Ha ! tu souris un peu... Allons, Félix, ne sois plus triste... dans trois jours...

FÉLIX.

Dans trois jours....

EMILIE.

Si vous bondez, Félix, je renverrai ça bien loin. (*Félix lui baise la main et pose les papiers sur le bureau.*) (*Emilie continue.*) Allons Nicolas. (*A Félix.*) Mon ami, voilà mon écolier : je vais lui donner une leçon de lecture ; ça ne te dérangera pas ?

FÉLIX.

Non, mon Emilie. (*A part.*) Ho ! le coup est mortel, rien ne peut ramener le calme dans mon âme. (*Il s'assied au bureau, écrit et s'interrompt souvent en portant la main sur son front.*)

NICOLAS.

Attendez, ça sera plus commode comm' ça. (*Il se*

met aux genoux d'Emilie.) Ho! j'ons de bons
commencemens.

EMILIE.

Nous allons voir.

TRIO.

EMILIE.

Quelle est cette lettre là?

NICOLAS.

C'est un O.

EMILIE.

C'est un A.

NICOLAS.

Ha!

C'est un A.

Je vous demande bien excuse.

FELIX, *à part.*

Non, c'est en vain, non jem'abuse!

Le remord, le remord est là.

J'entends mon père qui m'accuse.

EMILIE.

Et celle-ci?

NICOLAS.

C'est un I.

EMILIE.

Fort bien!

NICOLAS, *fièrement.*

Je connais l'I!

Bientôt je saurai lire.

EMILIE.

Cela te plaît à dire:

Il faut épeler à présent.

(31)

N I C O L A S.

Un moment.

E M I L I E.

A.

N I C O L A S, *répétant.*

A.

E M I L I E.

B.

N I C O L A S.

B.

E M I L I E.

C.

N I C O L A S.

C.

E M I L I E.

Courage !

N I C O L A S.

J'enrage !

Je vais être grondé !

(*Hésitant.*)

C'est un U.

E M I L I E.

C'est un D.

N I C O L A S.

Bon dieu que je somm' bête !

E M I L I E, *prenant la règle.*

La main est-elle prête ?

N I C O L A S.

Quoi ! ma main ?

E M I L I E.

Oui, ta main.

N I C O L A S.

Oh ! demain.

E M I L I E, *lui faisant tendre la main.*

C'est en vain.

(*Elle lui donne une petite fêrule.*)

N I C O L A S.

Dam! c'est qu'il c'est écrit trop fin;

Vla z'ou j'érudi d'ordinaire.

(Il tire de sa poche une grande affiche de vents.)

E M I L I E, *riant.*

Ho! le beau caractère!

N I C O L A S.

C'est un beau caractère.

E M I L I E.

Voyons,

Epelons:

F E L I X, *à part.*

Non, c'est en vain, non, je m'abuse!

N I C O L A S.

C'est un B.

E M I L I E.

C'est un D.

N I C O L A S.

Je m'accuse.

E M I L I E, *à part.*

Il m'amuse!

ENSEMBLE { F E L I X, *à part.*

Je m'abuse!

N I C O L A S.

Je m'accuse....

N I C O L A S.

B.

E M I L I E.

Bien.

N I C O L A S.

C.

E M I L I E.

Bon!

N I C O L A S

N I C O L A S.

A.

E M I L I E.

Non !

N I C O L A S.

Anon !

E M I L I E. *à part.*

Il m'amuse !

N I C O L A S.

Je m'accuse.

F É L I X, *à part.*

Je m'abuse !

N I C O L A S.

Je croyais que c'était un A.

F É L I X.

Le remord, le remord est là.

J'entends mon père qui m'accuse !

E M I L I E.

N I C O L A S.

F É L I X.

Il m'amuse !

| Je m'accuse.

| Je m'abuse !

A N T O I N E, *dans la coulisse.*

Nicolas ! Nicolas !

N I C O L A S.

On m'appelle.

E M I L I E.

Cours vite, c'est mon père.

N I C O L A S.

Ho ! j'y vais.... Avouez que j'ons de bonnes dispositions : c'est dommage de nous interrompre.

E M I L I E.

Hé ! va donc.

N I C O L A S.

V'là que m'y v'là.

SCENE X.
ÉMILIE, FÉLIX.

ÉMILIE.

N'EST-CE pas, Félix, que je suis bonne maîtresse d'école ? J'aurai de la peine, cependant, à faire quelque chose de ce petit vaurien-là... Tu as fini ?

FÉLIX.

A peu près.

ÉMILIE.

Hé bien , allons au-devant de mon père.

SCENE XI.
LES PRÉCÉDENS, NICOLAS, *accourant avec une valise sur les épaules.*

NICOLAS.

HÉ ! venez donc , venez donc !

ÉMILIE et FÉLIX.

Qu'est-ce que c'est ?

NICOLAS.

Le v'là qui arrive.

ÉMILIE et FÉLIX.

Qui ?

NICOLAS.

Lui.

ÉMILIE.

Explique-toi.

N I C O L A S.

Queu plaisir ça me fait !

F É L I X.

Hé ! parle donc ?

N I C O L A S.

Monsieur Dorval...

F É L I X, *vivement.*

Dorval !

E M I L I E.

Dorval ?

F É L I X, *à part.*

Dorval ici ! je suis perdu...

E M I L I E, *à Félix.*

Où allez-vous donc , mon ami ?

F É L I X.

Je ne puis rester.

E M I L I E.

Ecoutez,...

F É L I X, *sortant avec une espèce de désespoir,*

Laissez-moi.

N I C O L A S, *le suivant.*

Tiens ! où donc qu'il court comme ça ?

E M I L I E, *seule.*

Il m'effraye... Que veut dire cette surprise, ce trouble...
subit qu'il l'agite ? Suivons-le... oui.. il faut qu'ils s'explique
absolument. (*Elle fait un mouvement pour sortir
lorsqu'Antoine et Dorval entrent.*)

SCENE XII.

ÉMILIE, ANTOINE, DORVAL.

ANTOINE.

ÉMILIE!

DORVAL, à *Emilie* qui revient et salue.

Vous nous fuyez : vous ne reconnaissez pas un ancien ami ?

ÉMILIE.

Pardonnez-moi, monsieur.

ANTOINE.

Hé bien, embrasse-le donc. (*Dorval embrasse Emilie.*)

DORVAL.

Ce lieu est plus charmant que jamais... ces arbres que j'ai vu jeunes encore me paraissent avoir fait des progrès rapides.

ANTOINE.

Nous observerons tout en détail ; vous serez peut-être étonné de ma manière : point de dessein , point de parterre ; les légumes croissent où j'aurais pu planter des rosiers ; j'ai quelques fleurs de moins ; mais quelque chose de plus pour les pauvres habitans qui m'environnent.

ÉMILIE, à part.

Mon dieu ! je ne pourrai le rejoindre !...

DORVAL.

Un bon père... une fille charmante, la solitude et la bienfaisance ; ce séjour doit être celui du bonheur...

A N T O I N E.

Fort bien ; mais je me trouve encore trop près de certaines gens , dont je voudrais pouvoir ignorer l'existence...

D O R V A L *l'interrompt.*

Ils ne sont plus , mon ami , tout a changé de face : la justice revenue parmi nous , a déchiré le voile qui trop long-temps couvrit nos lois ; les scélérats sont démasqués , et la douce humanité vient enfin répandre quelques fleurs sur ce sol où elle fut si indignement outragée.

A N T O I N E.

Ha ! je reconnais mon pays à présent !

D O R V A L.

Ce sentiment que les hommes vous avaient inspiré , n'eût pas fait pour vous ; votre cœur tendre et sensible avait besoin de l'amitié.

A N T O I N E , *pressant Emilie contre son sein.*

Ho ! vous avez bien raison ! Si je n'avais pas eu quelques malheureux et mes enfans pour aimer quelque chose , je serais mort de ce besoin-là ! Vous passerez quelque temps avec moi , j'espère.

D O R V A L.

Une quinzaine de jours.

A N T O I N E.

Cela veut dire que nous resterons le mois ensemble...

E M I L I E , *à part.*

Mon inquiétude redouble !..

A N T O I N E.

A propos ; où est donc Félix ?

E M I L I E.

Il est sorti au moment où vous rentriez , mon père.

ANTOINE, à Dorval.

Mon ami, vous allez voir un garçon sage, la-
rieux, estimable !

DORVAL.

Quel est donc ce Félix ?

ANTOINE.

Ma foi, je n'en sais trop rien ; mais demandez à
mon Emilie, ce que dans trois jours il doit être !...
R gardez-la donc !... sa timidité... son petit air bou-
deur...

DORVAL.

Elle est charmante !

EMILIE, à part.

Si je pouvais m'échapper !

ANTOINE, riant.

Hé bien, dis-nous donc ? qu'est-ce que sera Félix
dans trois jours ?

DORVAL.

Vous l'embarrassez...

ANTOINE.

Il ne faut pas rougir pour ça, mon enfant. Oui ;
mon ami, je la marie dans trois jours ; Félix sera
mon gendre. Vous arrivez fort à propos pour nous
servir de témoin.

DORVAL.

Ce sera avec le plus grand plaisir.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS, *il s'approche de Dorval et semble avoir quelque chose de mystérieux à lui dire.*

ANTOINE.

Je tâcherai de vous distraire de mon mieux : la promenade, la chasse, la lecture... Tenez, voici une petite bibliothèque assez agréable...

NICOLAS, *bas, à Dorval.*

Monsieur ! monsieur !...

DORVAL, *à Nicolas.*

Qu'est-ce ?

ANTOINE.

Vous la trouverez assez bien choisie...

NICOLAS, *à Dorval.*

Tâchez de rester seul, j'ous queuque chose à vous dire en particulier...

DORVAL.

Quesignifie ce mystère ? Un moment.

ANTOINE.

Nous verrons tout cela ce soir ; profitons de la matinée : je veux que vous me donniez votre avis sur des changements que je médite... J'ai par-là quelques ouvriers, nous allons les voir ensemble.

NICOLAS, *à part.*

Bon dieu ! le v'là qui va partir. (*Il fait des signes à Dorval.*)

DORVAL.

Vous m'excuserez ; j'ai une lettre pressée à écrire.

NICOLAS, à part.

Bon.

ANTOINE.

A la bonne heure... point de cérémonie entre nous.
Allons, je vous laisse... Adieu mon ami... adieu ma
fille... Je compte sur vous ?

DORVAL.

Dans un instant.

NICOLAS.

Je respire !

SCENE XIV.

DORVAL, EMILIE, NICOLAS.

DORVAL.

ALLONS, parle.

NICOLAS.

Je l'voudrions bien... mais il ne faut pas que
mam'selle nous entende.

DORVAL.

Je ne comprends rien à cela..

EMILIE.

Où est Félix ?

DORVAL.

Explique-toi..

EMILIE.]

Reponds-moi donc...

DORVAL.

Parleras-tu ?

N I C O L A S.

Bon dieu ! bon dieu ! comment donc faire ?

D O R V A L, à part.

Je m'y perds !

E M I L I E, à part.

Il m'empâte !

N I C O L A S, bas, à Emilie.

Félix a pris le chemin du parc.

E M I L I E.

Du parc ?

N I C O L A S, bas, à Dorval.

Nous allons rester tous les deux...

E M I L I E, à Dorval.

Pardon ; vous voulez bien permettre...

D O R V A L.

Point de façon, je vous en supplie...

E M I L I E.

C'est qu'il faut...

D O R V A L.

Ho ! j'entends, mille petits détails...

E M I L I E.

Monsieur....

D O R V A L.

Je vous salue. (*Emilie sort.*)

S C E N E X V.

N I C O L A S , D O R V A L .

D O R V A L .

E X P L I Q U E - T O I à présent.

N I C O L A S .

P e r s o n n e n e p e u t - i l n o u s e n t e n d r e ?

D O R V A L .

H é , n o n .

N I C O L A S .

D a m ' c ' e s t q u ' a l ' p e u t r e v e n i r d ' u n m o m e n t à l ' a u t r e .

D O R V A L .

R a i s o n d e p l u s p o u r t e d é p ê c h e r . P a r l e .

N I C O L A S .

F e l i x . . .

D O R V A L .

H é b i e n , F é l i x ?

N I C O L A S .

I l e s t d a n s u n é t a t a f f r e u x ! i l v e u t v o u s p a r l e r a b s o l u m e n t .

D O R V A L .

M e p a r l e r ?

N I C O L A S .

V o u s p a r l e r . . . H o ! i l f a u t q u ' i l a i t q u e l q u e c h o s e d ' i m p o r t a n t à v o u s d i r e .

A'lons...

N I C O L A S , après s'être approché de la porte du jardin.

All'est bien loin.... Tenez, c'est plus sûr, restez, j'vous l'avertiret j'nous mettrons en semelle. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

D O R V A L , seul.

QUE me veut ce Félix ? que puis je avoir de commun avec lui ?... Emilie m'a paru embarrassée , contrainte ; il m'a semblé remarquer un petit air d'impatience , d'humeur.... C'est cela , on se boude ; et dans ces sortes d'occasions ce ne sont pas les père que l'on choisit pour médiateur.

A I R.

Le plus bel âge de la vie

Est cet âge heureux des amours ;

On boude , on se reconcilie ;

On se brouille en s'aimant toujours.

Après une querelle ,

Le moindre baiser est divin ;

Le soir , c'est une fleur nouvelle ,

Fraîche encor comme le matin.

Le plus bel âge de la vie

Est cet âge heureux des amours ;

On boude , on se reconcilie ;

On se brouille en s'aimant toujours.

On vient : c'est Félix ! son agitation m'effraye....

SCENE XVII.

DORVAL, FÉLIX, *il est pâle, les cheveux épars, et dans l'agitation la plus grande.*

FÉLIX, *se précipitant aux genoux de Dorval.*

DORVAL !... Dorval !... vous pouvez me perdre ; par pitié ne me trahissez pas...

DORVAL.
Que voulez-vous dire ? (*Il l'envisage.*) Se pourrait-il ! malheureux !...

FÉLIX.
Oui , je suis Gercourt , je suis ce monstre que vous devez détester.... mais par l'ancienne amitié que vous aviez pour moi , par celle qui vous unit à mon père , de grace , Dorval , ne me trahissez pas.... (*Se levant.*) Vous êtes indigné , vous détournez les yeux. Ho ! je le sens , j'ai perdu tous mes droits sur votre cœur.... je ne les réclamerai point.... je suis loin de les mériter : mes yeux sont ouverts sur l'énormité de ma faute.... Mais Dorval , Dorval ! ne me refusez point de la pitié , n'écrivez pas à mon père le lieu de ma retraite.... Bientôt , je vous le promets.... bientôt je serais à ses genoux.

DORVAL.

Vous avez empoisonné ses vieux jours ! vous avez de vos propres mains déchiré son sein paternel.

F É L I X.

Ho dieu !

D O R V A L.

Vous étiez tout pour lui ; ses inquiétudes , ses soucis journaliers n'avaient que vous pour objet ! tous ses pas tendaient à votre bonheur... et c'est vous qui l'avez frappé !...

F É L I X.

Dorval !... Dorval !...

D O R V A L.

Laissez-moi.

F É L I X.

Dorval !... vous êtes mon unique ressource.

D O R V A L.

Et qui a pu vous contraindre à l'abandonner ?

F É L I X.

L'amour ; et c'est vous Dorval , vous ! qui avez répandu ce poison dans mon cœur. Le hasard une seule fois m'avait présenté Emilie ; je n'avais fait que l'entrevoir... le récit que vous fîtes un jour à mon père de ses charmes et de ses vertus , réveilla le sentiment qu'elle m'avait inspiré... enfin après une lutte longue et cruelle , et qui , vous le savez , altéra ma santé ; convaincu par le caractère d'Antoine que la fortune ne pourrait rien sur lui , j'ai pris la résolution de me présenter comme un orphelin qui avait besoin de travail pour exister... Je suis parvenu à gagner l'estime d'Antoine et le cœur d'Emilie... dans quelques jours nous allions être unis... Mais mon bonheur est dé-

truit sans ressource , si Antoine apprend que je suis le fils de Gercourt... Je vous en supplie , Dorval , vous le pouvez , détournez le malheur qui me menace ; le coup serait mortel ; je ne puis vivre sans Emilie.

D O R V A L.

Ainsi vous auriez jusques au bout trompé le bon Antoine , qui vous a comblé de bienfaits ! vous auriez abusé de sa confiance !.. mais je ne m'en étonne pas , vous avez trahi les devoirs de la nature ; ceux de l'honneur , de la reconnaissance et de la vertu ne sont plus rien pour vous.

F É L I X.

Cruel !

D O R V A L.

N'espérez pas que je partage vos torts , en laissant se prolonger encore l'erreur dans laquelle vous avez entretenu Antoine : vous aider à le tromper serait un crime dont je suis incapable ; songez qu'il est mon ami , et que l'amitié a des droits qu'on ne saurait violer impunément... Il faut rompre le silence.

F É L I X, *vivement.*

Vous exigez !

D O R V A L.

Que vous parliez vous-même.

F É L I X.

Que j'avoue.

D O R V A L.

Vous n'avez pas rougi de commettre la faute , et vous rougissez de l'avouer !

F É L I X, *avec agitation.*

Non... je saurai la réparer... je serai digne encore de mon père et de vous... je parlerai... je dévoilerai ce mys ère affreux... (*Appercevant Antoine.*) Dieux! Antoine!... il s'avance!... où me cacher!... sa présence m'accable. Non, je ne puis soutenir ses regards...

D O R V A L, *à part.*

Sa situation me déchire.

SCENE XVIII, ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE, EMILIE, NICOLAS.

A N T O I N E, *gâtement.*

H A ! je suis bien aise de vous trouver ensemble. (*À Félix.*) Hé bien, où étois-tu donc? Emilie t'as cherché vainement... est-ce que tu ne te plais déjà plus dans le sein de ton petit ménage? oui... ton petit ménage; car voilà ton père, ta femme et ton ami..

E M I L I E.

Ta femme... entends-tu, Félix?...

F É L I X, *à part.*

O dieu!..

A N T O I N E.

Ton ami, Dorval voudra l'être, il le voudra, j'en suis sûr, lorsqu'il te connaîtra.

F É L I X, *dans la plus grande agitation.*

Antoine... Antoine...

A N T O I N E.

Qu'as-tu ?

E M I L I E.

Je tremble !

F É L I X.

Antoine, vous allez me haïr. (*Il se jette à ses genoux.*)

A N T O I N E, *le retenant.*

Que fais-tu donc ?

F É L I X.

Non, je dois rester à vos pieds.

A N T O I N E.

Explique-toi...

F É L I X.

Oui... je vais parler... je vais développer à vos yeux toute la noirceur de mon âme... Je suis Gercourt...

A N T O I N E, E M I L I E, N I C O L A S.
Gercourt !

F É L I X.

Je suis ce fils coupable, ce monstre que vous détestez...

A N T O I N E.

Gercourt !... ha ! laissez-moi.. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

D O R V A L, *retenant Antoine.* E M I L I E.

Antoine !...

Mon père !...

A N T O I N E.

A N T O I N E.

Laissez-moi tous....

E M I L I E , D O R V A L , N I C O L A S.

Ecoutez.

A N T O I N E.

Non.

D O R V A L , *avec chaleur.*

Vous écouterez votre ami ; vous ne fermerez pas votre cœur à la douleur d'un malheureux qui vous implore.

A N T O I N E.

Vous osez le justifier ! vous voulez qu'on oublie tant de perfidie et d'ingratitude ! (*Félix fait un mouvement pour aller à lui.*)

A N T O I N E , *à Félix, en le repoussant.*

Oses-tu bien... Me reconnais-tu ?... je suis Antoine... celui qui te croyant infortuné, a tendu vers toi une main secourable ; celui qui t'as ouvert sa maison et son cœur... Inconnu, sans ressource, il t'aimait, ingrat !... il ne craignait pas de devenir ton père.. il voulait ton bonheur ; tu méditais son déshonneur et sa ruine !

F É L I X.

Que dites-vous ?...

A N T O I N E.

Voilà bien les hommes, voilà bien les monstres que je devais abhorrer, et que je veux fuir pour toujours.

D

DORVAL.

Vous outragez l'amitié.

ANTOINE.

Je n'ai plus d'ami... mon sort est d'être trompé... trahi!... par ce que j'ai de plus cher au monde. (*Il s'assied et ce couvre le visage de ses mains*)

DORVAL, EMILIE, NICOLAS.

Ecoutez-nous...

ANTOINE.

Je ne veux rien entendre.

DORVAL.

C'est Dorval qui vous en supplie.

EMILIE.

C'est Emilie qui vous implore...

FÉLIX.

Que faites-vous?... je ne mérite pas l'intérêt que vous me témoignez ; j'ai perdu votre estime et celle de moi-même... il ne me reste qu'à mourir...

ANTOINE, *se levant avec agitation.*

Hé bien!... où va-t-il?... retenez-le... (*Saisissant la main de Félix.*) Mourir!... mourir! Malheureux... et ton père!... ton père! tu veux donc lui porter le dernier coup; tu veux donc consommer ton ouvrage... ton devoir est de vivre, de vivre pour réparer ta faute, pour le rendre au bonheur que tu lui as arraché!... Je veux que tu vives, je le veux... je te l'ordonne...

D O R V A L.

Son père sera inflexible.

A N T O I N E.

Il lui pardonnera.

D O R V A L.

Il est plus outragé que vous...

A N T O I N E.

Il lui pardonnera.... il est son père !

E M I L I E.

Vous vouliez l'être aussi !

A N T O I N E, *avec émotion.*

Oui... oui... je voulais l'être... j'aimais à le croire digne d'être mon fils... mais... mais il a déchiré ce cœur qui lui était ouvert... il a cruellement abusé de ma confiance et de ma tendresse... Non.. non.. que son père lui pardonne ; mais moi, je ne pardonnerai jamais...

F E L I X et E M I L I E.

Jamais !

D O R V A L.

Hé bien , c'est son arrêt que vous prononcez ; je connais Gercourt ; s'il apprend que vous n'avez pas voulu pardonner à son fils, que ses torts à votre égard ne sont pas réparés , il ne songera qu'à l'en punir ; et plus indigné pour vous que pour lui-même , il le repoussera de ses bras...

A N T O I N E.

Il ne le repoussera pas de ses bras... (*avec effort.*)
j'irai... oui... je parlerai à Gercourt.

F E L I X, *s'élançant dans son sein.*

Antoine !

E M I L I E.

O mon père!....

A N T O I N E.

Je lui parlerai... je le supplierai... il se rendra...
il faut qu'il se rende, le bonheur de sa vie en dépend.

D O R V A L.

Vous ne pouvez supporter l'idée de son malheur,
et vous faites celui d'Emilie.

A N T O I N E.

Qui?... moi!... je ferais le malheur d'Emilie...
de ma fille...

D O R V A L, E M I L I E, N I C O L A S.

Nous vous supplions tous...

F E L I X et E M I L I E.

J'embrasse vos genoux...

A N T O I N E, *ému.*

Mon enfant... quoi! sans lui... tu serais malheureuse... Non... non... embrasse-moi, mon Emilie.

F É L I X et E M I L I E.

Mon père !

ANTOINE, *leur ouvrant les bras.*

Oui, appelez-moi votre père... je sens que je le suis encore. (*Il les presse contre son sein.*) Je verrai Gercourt... j'irai... nous irons tous... il consentira à votre bonheur, au mien; car je ne peux être heureux sans vous. Toi, Félix, tu répareras ta faute, c'est la première, et l'amour qui la causa te servira d'excuse; mais que ce soit aussi la dernière, et n'oublie jamais que rien ne peut autoriser à trahir les devoirs sacrés de la nature.

C Œ U R.

O moment heureux! il $\left\{ \begin{smallmatrix} \text{vous} \\ \text{nous} \end{smallmatrix} \right\}$ aime,

Il $\left\{ \begin{smallmatrix} \text{lui} \\ \text{me} \end{smallmatrix} \right\}$ pardonne $\left\{ \begin{smallmatrix} \text{son} \\ \text{mon} \end{smallmatrix} \right\}$ erreur;

Moment heureux! bonheur suprême!

Il $\left\{ \begin{smallmatrix} \text{les} \\ \text{nous} \end{smallmatrix} \right\}$ unit contre son cœur.

COUPLETS.

EMILIE.

Mon cœur encor ne connaissait
Que l'amour qu'inspire un bon père;
Tu viens, un charme involontaire
Sur tes pas toujours m'entraînait.
Sans doute un usage sévère
Veut qu'on cache un tendre retour
Mais si mes yeux n'ont pu se taire,
C'est une faute de l'amour.

FELIX.

Si jamais au sein du bonheur,
Près de toi, ma tendre Emilie,
Un léger grain de jalousie
Venait à tourmenter mon cœur

Sois toujours indulgente et bonne ;
Ne me boude pas à ton tour ;
Dis-moi : « Félix, je te pardonne ,
» C'est une faute de l'amour.

N I C O L A S , *au public.*

J'ons rencontré queuqu' part par-là
L'auteur de ce léger ouvrage ;
Il attendait votre suffrage :
J'y dis, n'tremblez donc pas comme ça.
Tenez, moi, j'ons bonne espérance
Et je vous parlons sans détour.

» Que diable ! on se fait une raison ; pourquoi se
» tourmenter ? vous êtes jeune , hé bien , morgué ,
» du courage , ça viendra hépuis , voyez-vous....

On a toujours de l'indulgence
Pour une faute de l'amour.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE GLISAU ET PIERRET , AUX
DU MURIER, n°. 8.

